

Parmi les hommes morts les armes à la main en défendant Paris, il en est un qui attire les regards. Il se nommait le vicomte de Grancey.

Le général Trochu, dans un discours prononcé devant l'Assemblée nationale le 19 juin 1871, disait : *De Grancey fut un héros parmi nos gardes nationales mobiles.*

Oui, le colonel de Grancey mérite le titre de héros, non seulement pour son courage, mais aussi pour ses vertus, pour son caractère, pour ses services.

— 317 —

Trois Grancey avaient été maréchaux de France : l'un en 1595, l'autre en 1651, le troisième en 1724.

Né le 28 mars 1831, Antonin de Grancey fut élevé par une mère d'une grande piété, d'une instruction exceptionnelle, et d'un caractère aussi loyal que ferme.

Au mois d'octobre 1847, à l'âge de seize ans, le jeune homme fut admis à l'Ecole navale, et embarqué deux ans après sur le vaisseau *le Jemmapes* qui appartenait à l'escadre de la Méditerranée.

En 1850, il partit pour l'Espagne sur le *Friedland*. Promu aspirant de première classe, il navigua en 1852 sur les côtes d'Italie.

En avril 1853, l'escadre se dirigea vers la Grèce, et, parvenu au grade d'enseigne, M. de Grancey fut embarqué sur le *Valmy*. La guerre de Crimée se préparait. La France et l'Angleterre avaient amené soixante-dix mille hommes à Gallipoli et à Varna. Mais le choléra éclata au milieu d'eux et gagna la flotte.

En une journée onze cas se déclarèrent à bord du *Valmy*. Le mal augmenta et dans une seule nuit on compta trente morts. De Grancey se fit remarquer par son sang-froid et par les soins qu'il prodigua aux malades.

Le 14 du mois de septembre, quarante mille hommes débarquaient à Vieux-Fort; le 18, l'armée était en marche et le 20 elle battait les Russes à l'Alma.

Grancey vit le feu pour la première fois le 17 octobre, lorsque le bombardement commençait.

A la fin de décembre, sur sa demande, il quitta son bord pour rejoindre au camp, devant Sébastopol, les batteries de la marine.

Le voici donc officier d'artillerie et de tranchée. Il eut beaucoup à souffrir pendant que l'armée de terre combattait à Bahaklava et à Inkermann. Le froid devint rigoureux et de Grancey écrivait : « Je suis obligé, pour pou-

voir vous écrire, de mettre des gants et de faire fondre mon encre à la flamme de ma bougie. »

Sa belle conduite lui valut le 28 avril la nomination de chevalier de la Légion d'honneur.

Après trois cent seize jours de siège et trois batailles, Sébastopol tomba au pouvoir des alliés.

« Les événements auxquels M. de Grancey avait eu la bonne fortune d'être mêlé activement contribuèrent à mûrir encore son esprit déjà si sérieux.

« Réfléchi, sage malgré ses vingt-quatre ans, il avait tout en combattant étudié avec soin les qualités et les imperfections de notre organisation militaire.

« ...La discipline de l'armée de terre le préoccupait, et les habitudes faciles de l'armée d'Afrique n'étaient pas sans lui inspirer des inquiétudes. Aussi, dès cette époque, trouve-t-on dans ses lettres l'expression *très persistante* de ses idées d'ordre, de discipline et d'autorité, dont les esprits clairvoyants et vraiment élevés comprennent si bien de nos jours la haute importance (1). »

Le 17 février 1856, M. de Grancey partait de Charbourg pour Lisbonne sur la corvette *L'Ariénise*. Après la campagne, il obtenait le 3 août son premier congé. Le 4 février 1857, il s'embarquait sur la *Némésis* pour l'expédition de Chine. Le 17 juin, il arrivait à Singapore.

A quelque temps de là, Grancey écrivait : « Nous tenons Canton — j'y suis entré à l'assaut ce matin par une échelle d'escalade, et je n'ai pas été blessé. »

Jusque-là, il avait été attaché à l'état-major de l'armée britannique. Dans cette première expédition de Chine, M. de Grancey se fit connaître des deux armées française et anglaise.

De Chine, il alla combattre en Cochinchine ; cette fois la France avait l'Espagne pour alliée. On s'empara de

(1) Contre-amiral Itibouri.

Tourane (1858), et l'amiral Rigault de Genouilly résolut de s'emparer de Saigon.

Lieutenant de vaisseau, de Grancey prit part aux combats qu'il fallut livrer aux Annamites.

Sa santé compromise l'obligea de rentrer en France.

« Pour la première fois depuis le début de sa carrière, M. de Grancey put passer une année au milieu des siens, et reprendre sa place dans cette société qu'il avait quittée si jeune, mais où l'élégance de ses manières, les grâces de son esprit, le charme de son caractère lui assuraient un rang distingué (1). »

Embarqué de nouveau sur le vaisseau *l'Impérial*, le jeune lieutenant était à Gaëte le 22 octobre. Les graves événements dont Naples fut le théâtre sont présents à tous les esprits. M. de Grancey ne se dissimulait pas que la révolution triomphait. Le 16 janvier 1861, trois jours avant le départ de l'escadre, il était appelé à Paris comme officier d'ordonnance du ministre de la marine, M. de Chasseloup-Laubat.

Deux années se passèrent, entremêlées de travaux et de relations mondaines. La perspective d'une alliance qu'il désirait ardemment lui fit un devoir de donner sa démission. Après quinze ans et trois mois de services dont onze ans et demi à la mer, M. de Grancey épousa la fille aînée du duc de la Rivière.

L'heure vint où sa réputation d'homme instruit et laborieux se fit jour à Paris et en province. La vie politique s'ouvrait devant lui, et sa place était marquée à la chambre des députés. Une candidature officielle lui fut offerte, il la déclina.

Lorsque, dans les dernières années de l'Empire, la garde nationale mobile fut créée, M. de Grancey fut nommé chef de bataillon dans sa circonscription.

(1) Contre-amiral Ribourt.

VI

Le 27 août 1870, il réunit ses mobiles à Dijon pour les armer et les instruire. « Nos jeunes gens, écrivait-il, ont une ardeur vraiment touchante : pas un cri, pas une plainte, parmi ces dix-huit cents hommes. » Le 10 septembre, il venait, à la tête de son bataillon, s'enfermer dans Paris.

Une malheureuse décision du gouvernement républicain ordonnait que les officiers de la mobile seraient élus par leurs soldats. Grancey protesta contre cette mesure, mais son bataillon le proclama lieutenant-colonel.

Le 23 septembre, le régiment de la Côte-d'Or, commandé par M. de Grancey et qui formait le 10^e de marche, se rendait aux avant-postes. Il prit position sur la route d'Orléans, en face de Bagnaux, dans la région de Chevilly, d'Arcueil, des Hautes-Bruyères, de Clamart, de Montrouge et de Châtillon, où l'on se battait sans cesse. Le moral inaltérable du chef, son sang-froid que rien ne pouvait troubler, son coup d'œil infailible firent bientôt un corps d'élite du 10^e régiment de marche. Avare du sang de ses soldats, toujours à leur tête au plus fort du danger, il était adoré de ses hommes, et tenu en la plus haute estime par ses supérieurs. C'est ainsi que, peu de jours après le combat de Chevilly, on lui confia le commandement supérieur des avant-postes occupés par plus de deux mille hommes appartenant la plupart aux meilleures troupes de l'armée de Paris (35^e et 42^e de ligne) et soutenus par une assez nombreuse artillerie.

Le colonel de Grancey écrivait le 30 septembre : « Dans une reconnaissance, j'ai eu sept officiers sur vingt et un tués ou blessés. » Le 1^{er} octobre : « Nous

avons eu, à Chevilly, huit officiers et vingt-cinq sous-officiers ou soldats tués ou blessés. »

Sa lettre du 3 octobre mérite d'être rappelée : « Nous avons eu ce matin une messe militaire, dite par mon aumônier. — L'autel était placé sur une de nos barricades, que les hommes avaient ornée pour la circonstance de fleurs et de feuillage. Nous étions en face et à douze cents mètres des avant-postes prussiens ; ils pouvaient nous voir, entendre notre clairon et reconnaître que nous ne sommes pas des mécréants. »

Une lettre du 14 octobre fait connaître la vie de ces braves gens :

« Le journal vous donnera peut-être quelques détails sur le combat d'hier. J'ai échappé à un assez grand danger. Cette guerre de rues a quelque chose de sinistre ; nous avons eu à nous tirer des coups de fusil à bout portant. Quoique mon poste fût plutôt à la queue de la colonne qu'à la tête, j'ai voulu payer de ma personne et je me suis trouvé au cœur du village de Bagnaux avec le capitaine du génie, un sergent et vingt hommes. Des coups de fusil nous portaient des caves, des toits, des fenêtres et des meurtrières. Dès que j'avais un moment de libre, je pensais à la sainte Vierge et à mon ange gardien. Après cinq heures de combat nous nous sommes retirés dans l'ordre le plus parfait... le pauvre Dampierre a reçu une balle à bout portant : il était arrivé à mon secours, au moment où j'avais bien besoin de lui... je vis arriver l'amiral Pothuan, qui m'embrassa publiquement en me félicitant... »

Dans le rapport inséré au *Journal officiel* du 13 octobre on lit : « La mobile de la Côte d'Or s'est signalée, celle de l'Aube a eu aussi une attitude excellente. Son commandant M. de Dampierre est tombé glorieusement à la tête de sa troupe. Le lieutenant-colonel de Grancey con-

duisant l'ensemble de l'opération s'est hautement honoré. »

On aime à voir ces deux noms unis : de Grancey, de Dampierre. Ils s'aimaient.

Cette rude campagne de Bagnoux valut à M. de Grancey le grade de colonel et la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Lorsque se préparait la grande sortie de l'Est de Paris qui devait aboutir à une sanglante bataille, le régiment de Grancey était appelé à Issy, puis, de là, dans les environs de Champigny. On se battit le 30 novembre. Ce village fut occupé le lendemain.

Le 2 décembre, à sept heures du matin, le colonel était déjà rentré de sa première tournée, lorsqu'une ordonnance se précipita dans la chambre où il se tenait, avec l'un de ses officiers, M. de Blic, et l'aumônier du régiment.

« — Monsieur le vicomte, les voici qui reviennent tous ! les entendez-vous ? regardez ! les voici ! » cria l'ordonnance nommée Parisot.

En effet les mobiles et les soldats descendaient le coteau, fuyant en désordre, poursuivis par l'ennemi.

Le colonel, saisi d'indignation et de douleur, se leva brusquement et, maître de lui-même, dit simplement : « Pas de terreur ! calmez-vous tous ;... des coups de fusil, des coups de canon, nous en entendons tous les jours ; nous allons leur répondre... »

Il allait sortir, lorsqu'un officier se présenta : « Meyer, dit le colonel, allez faire seller mon cheval, et venez me rejoindre, vous me trouverez là-bas, aux bataillons. »

Suivi de M. de Blic, Grancey court au milieu des hommes en fuite ; il menace, il encourage, il cherche à rallier, il saisit les hommes par les bras, les arrête, marche vers les premières lignes pour se rendre compte de ce qui se passait. Il n'était plus qu'à cent pas de l'ennemi, tenant

encore par le bras un de ses hommes qu'il avait entraîné avec lui.

Une balle l'atteignit et le fit chanceler. Après un effort sublime, il reprit sa marche vers l'ennemi : une seconde balle le frappa. « Je suis blessé », murmura-t-il, et on le vit tomber.

Quelques mobiles s'approchèrent de lui : « Allez chercher M. l'aumônier et un médecin. »

Quatre soldats le transportèrent dans leurs bras au logement qu'il venait de quitter.

Un aumônier breton vint le confesser. Tout en accomplissant ses devoirs religieux, le blessé avait des souvenirs pour sa patrie : « Avons-nous repris nos positions ? disait-il à l'abbé Gautrelet qui assistait à ses derniers moments..... J'aurais bien voulu l'extrême-onction, vous le direz bien à ma femme ; vous lui direz ce que j'ai fait... »

Puis il revenait aux pensées patriotiques :

« — Vos bataillons ont repris leurs positions et se battent bien », lui dit le prêtre. Et il ajoute : « La figure du cher blessé à ces paroles parut prendre une expression d'immense satisfaction et j'entendis qu'il répétait d'une voix faible : Ah ! je suis bien heureux... bien heureux ! »

Telles furent les dernières paroles de ce marin, de ce soldat que Dieu avait créé pour toutes les grandeurs de ce monde, et qui quitte la terre, heureux, bien heureux, parce que ses bataillons disputent à la Prusse un lambeau de la patrie.

Y a-t-il un plus beau spectacle ? N'est-ce pas le martyre ?

Que notre moderne civilisation fasse de splendides funérailles à ses orateurs et à ses poètes, le regard de la foule en sera ébloui. L'âme de la patrie ne s'élèvera pas au-dessus de la terre.

Comparez les pompes théâtrales à la mort de Bayard

qui répond au connétable de Bourbon : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, mais vous qui combattez contre votre roi et votre patrie ! » Bayard est étendu au pied d'un arbre, il voit le ciel, il entend le bruit des armes, il meurt pour la France.

Dessaix à Marengo tombe un jour de victoire sur le champ de bataille, au bruit des armes.

Lannes, duc de Montebello, voit Napoléon, son empereur, verser des larmes près de lui, après la bataille d'Essling et presser sa main de brave capitaine.

Le maréchal Bessières, duc d'Istrie, meurt à Lutzen, et l'armée entière demande à défilér devant ses restes.

Le colonel de Grancey a été un héros comme Bayard, comme Dessaix, comme Montebello, comme Bessières.

Ces hommes-là représentent dans l'histoire ces simples soldats, ces caporaux, ces sergents inconnus, tombés bravement autour d'eux.

C'est en vain qu'on creusera les pierres de nos monuments pour y graver ces mots : *égalité, fraternité*. Ils sont écrits, depuis des siècles, en caractères ineffaçables, dans les livres chrétiens et sur les champs de bataille. Il ne faut pas les chercher ailleurs, et deux autres mots peuvent les remplacer : Dieu et Patrie.

En 1871, dans les environs mêmes de Champigny, l'archevêque de Paris prononça ces paroles : « M. de Grancey est tombé comme aux temps chevaleresques, alors que l'idée de patrie n'était jamais séparée de l'idée de Dieu, et qu'on mourait à la fois en chrétien et en soldat. »

Les enfants du colonel de Grancey porteront son nom comme il doit être porté, sans peur et sans reproche.